

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 32

Artikel: L'or du Chalet-à-Roch
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASBENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, La 32^{de} de.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements durent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Croquis villageois.

LA LESSIVE

Ma grand'mère n'avait pas sa pareille pour faire la lessive et, dès les premiers beaux jours du printemps, elle allait « en journées », dans les « grosses maisons » du village. Cela durait des semaines entières, jusqu'au moment des fenaisons. La brave femme recommençait en automne, et souvent, dans les froids matins de novembre, je la voyais partir de son pas alerte en dépit de ses soixante-dix ans bien comptés, pleine de courage et paraissant ne pas sentir les morsures de la bise; et je suivais des yeux le balancement rythmique des larges ailes de son chapeau plat, jusqu'au moment où sa silhouette s'évanouissait au premier coude du chemin...

Aussitôt qu'on lui laissait quelque répit, ma grand'mère en profitait pour effectuer le grand lavage de notre linge. C'est elle qui avait la haute main dans cette importante opération et toute la maisonnée était à ses ordres.

Quand mon père avait roulé jusque dans la cuisine la grande *line* (cuvier), qu'il l'avait solidement fixée à hauteur convenable et lui avait donné l'inclinaison nécessaire à l'écoulement de l'eau, ma grand'mère en parsemait le fond de grosses bûches de sapin et de débris de vaisselle, elle en tapissait les parois d'un grand « fleurier » (drap), puis elle y empilait le linge qui montait jusqu'aux bords. Elle versait alors sur le tout quelques seilles de cendre, et le coulage commençait. Un chaudron sous lequel brûlaient de gros troncs de chêne, réservés à cet usage, fournissait l'eau bouillante que ma grand'mère versait sur les cendres, et qui ressortait écumeuse et brunâtre par un orifice ménagé à cet effet; un bâton glissant dans une gaine de bois et dont seule une grande personne pouvait atteindre l'extrémité, donnait issue au « lissu » (eau de lessive).

Ce bâton me rappelle une aventure dont je fus le héros — ou la victime — et qui m'a laissé des souvenirs... cuisants. J'avais alors huit ans. Profitant d'une absence de ma grand'mère, je m'avisai, un jour de lessive, de faire manœuvrer le bâton dont je vous ai parlé, et de m'offrir le plaisir de voir jaillir le flot bouillonnant, qui se déversait dans une seille placée sur les dalles. Mal m'en prit. Je réussis bien, à l'aide d'un tabouret, à grimper sur le bord du cuvier; je parvins même, sans trop de peine, à tirer le bâton hors de sa gaine et j'eus l'ineffable joie d'entendre — je ne pouvais le voir, hélas! — le liquide s'échapper avec un bruit d'écluse. Je jouissais de mon bonheur depuis une minute à peine, quand j'entends le pas pressé de ma grand'mère dans le vestibule. Effrayé, je sautai à terre, sans même prendre le temps de boucher l'orifice, que je regardais avec des yeux agrandis par la terreur, car la seille était pleine, et le lissu précieux inonda la cuisine! En ce moment, ma grand'mère entra. Le châtement ne se fit pas attendre: si la bonne femme était une excellente lessiveuse, elle n'entendait pas

qu'on fit de sa cuisine une façon de marécage. Elle m'appliqua sur les joues et les oreilles quelques sonores soufflets qui me firent très mal, car elle avait les mains sèches, si extraordinaire que cela puisse vous paraître un jour de lessive... puis elle m'expédia prestement hors du sanctuaire où elle entendait être seule à officier. J'oubliais de vous dire qu'elle avait eu soin, avant de me gifler, de pousser le bâton qui avait fait mon malheur.

Je ne me suis plus jamais avisé dès lors de couler la lessive.

Le lavage avait lieu à la grande fontaine du quartier — qu'on appelait « la fontaine couverte », parce qu'elle était surmontée d'une toiture en zinc — spécialement affectée aux lessives. Deux femmes étaient engagées pour la circonstance. Comme ma grand'mère, c'étaient des lavandières de profession et le nettoyage du linge n'avait plus de secrets pour elles.

Les trois femmes, autour du grand bassin de granit, s'en donnaient de frotter, de battre, de tordre draps, chemises et linge de toute sorte. Et c'était un bruit ininterrompu d'eau rejaillissante et de toile claquant sur les planches à laver, le tout dominé par la conversation des trois femmes, car vous pensez bien que nos lavandières étaient comme toutes les lavandières et que leurs langues, de même que leurs bras, n'étaient jamais oisives...

A neuf heures on m'envoyait porter les « dix heures » aux travailleuses. Celles-ci suspendaient un moment leur besogne — mais non pas leur babil — s'asseyaient sur le bord du bassin et mangeaient de bon appétit le pain bis et le fromage que j'avais tirés de mon panier, en prenant un doigt d'un petit vin du cru. Ma grand'mère avait la bonté de me tailler un quignon dans la miche dorée.

A midi, les femmes se rendaient au logis pour dîner. Ce repas ne différait guère d'une maison à l'autre; c'étaient, suivant la saison, des épinards accompagnés d'un morceau de salé, ou des choux et du jambon, en sorte que les lavandières, qui chaque jour changeaient de maîtres, étaient assurées de ne pas changer de menu. Le repas était suivi de l'inévitable tasse de café noir, dont ne saurait se passer toute lessiveuse qui se respecte.

Tandis que l'on dînait, j'avais pour mission de monter la garde autour de la fontaine, ou du moins j'étais censé le faire. En réalité je jouais en compagnie de quelques camarades de mon âge, et je crois que les voleurs auraient eu beau jeu, s'il leur avait pris fantaisie de soustraire quelque pièce de linge...

La journée se terminait par un souper copieux qui faisait oublier leurs fatigues aux braves ouvrières.

Mon père avait tendu un cordeau entre les arbres du verger, et le même jour, si le temps était beau, une bonne partie de la « lessive » était séchée. Ma grand'mère était contente s'il en était ainsi; mais si la pluie l'obligeait à remettre l'opération à plus tard, son humeur s'en ressentait déplorablement.

Elle est morte voilà déjà bien des années, cette bonne vieille grand'mère, mais je revois

encore son visage creusé de rides profondes, et son large chapeau dont les ailes se balançaient au rythme de son pas alerte. Et chaque fois que, dans les prés du village, une blanche « lessive » clapote au vent, le souvenir de la brave femme me revient, fidèle et attendrissant...

A. ROULIER.

Du 100 à l'heure.

Un paysan avait mené, à dos d'âne, quelques fournitures au chantier de la Compagnie de navigation, à Ouchy.

Il s'intéressa au travail d'ouvriers qui enduisaient de goudron certaines parties d'un bateau en réparation.

— Alo, dites donc, demande-t-il, pourquoi qu'on met de la pédze à ces bateaux?

— Mais c'est pour qu'ils aillent plus vite, répondit un farceur d'ouvrier.

— Ah vraiment!... Oh bien, j'ai là mon âne qui aurait grand besoin qu'on lui en mette aussi.

— C'est pas la première fois que ça se ferait. Voyez, la marmite est pleine; on ne vous demandera rien.

— C'est pas de la rigolade, au moins?

— De la rigolade! Essayez, si vous n'y croyez pas. Vous n'avez qu'à lever la queue de votre âne et à mettre dessous un peu de cette poix. Et vous verrez, y va ficher le camp comme un tonnerre.

— Eh bien, va comme il est dit.

Le paysan approche son âne de la marmite de goudron, lui lève la queue, tandis qu'avec le petit balai de bruyère un des ouvriers applique sur l'arrière-train de la pauvre bête un emplâtre bouillant.

L'âne part aussitôt comme un diable, en brâmant et en faisant des gambades folles.

— Hé! hé! Arrête-toi, Blanquet, attends-moi! criait le paysan, en courant après.

Mais l'âne continuait sa course échevelée.

Alors, revenant sur ses pas, le paysan s'approche des ouvriers et, baissant l'échine:

— Vite! de la pedze. Vite! Si vous ne m'en mettez pas aussi, le diable si je le ratrape!

Flûte!! — Alors! que faites-vous donc avec votre flûte, devant le téléphone? A qui donnez-vous une audition?

— A la demoiselle du téléphone.

— A la demoiselle du téléphone?...

— Mais oui, ça lui fait plaisir et, pour me remercier, elle veut bien quelquefois me donner la communication.

— Autrement, ... flûte!!... hein?

L'or du Chalet-à-Roch.

L'an 1833, en automne, on ne parlait, dans le haut de la Vallée de Joux, que des allées et venues mystérieuses d'une bande d'individus, à travers les sapinières de la roide Côte du Carroz, à deux pas de la frontière de France. Porteurs de pioches, de cordes et de sacs, ces hommes traversaient sans s'arrêter le pâturage des Petits-Plats et, montant plus haut dans la forêt, disparaissaient dans les clairières du Chalet-à-Roch. Parfois, on ne les re-

voyait qu'au bout de plusieurs jours. Qui étaient-ils et qu'allaient-ils faire dans ces montagnes solitaires ? Étaient-ce des contrebandiers ? Le commis des péages du Brassus, Samuel Bolle, ne se posa pas cette question, car il ignorait la présence de ces inconnus ; mais, un hasard lui ayant appris qu'on avait à faire à des chercheurs d'or, il se rendit auprès d'eux, puis, de sa plus belle plume, il s'empressa d'informer du cas l'intendant général des péages à Lausanne, M. Sigismond de La Harpe. Voici la lettre de ce douanier :¹

Brassus, 12 octobre 1823.

Monsieur l'intendant général !

Ayant été dans le cas, ces jours derniers, d'aller peser les fromages dans la montagne dite le Chalet-à-Roc (à 5/4 de lieue du Brassus) appartenant à la Commune du Chenit et située rière le Chenit, j'ai appris indirectement qu'il y avait une bande de gens qui fouillaient dans un endroit caveux de dite montagne, pour y trouver de l'or, et qu'ils étaient déjà à quelques cents pieds de profondeur.

Ayant fini l'ouvrage qui m'avait appelé sur cette montagne, je me suis acheminé pour ce lieu fortuné, et j'y ai effectivement trouvé des gens, qui m'ont dit être Français et qui paraissent n'avoir de papiers que des congés d'anciens militaires ; je n'en ai vu que trois ou quatre, le restant étant occupé à fouiller les entrailles de la montagne ; ils sont environ une dizaine, y compris le fils du maire du Bois-d'Amont qui en fait partie. Comme je suis très sûr que notre Gouvernement ignore la chose, j'ai cru de mon devoir de vous en prévenir, afin que par votre canal il soit informé de ce qui se passe.

J'aurais peut-être dû en prévenir Mons. notre Juge de Paix, mais j'ai préféré prendre le parti de m'adresser à vous, pour éviter les longueurs.

Agréez l'assurance de mon obéissance et de mon très respectueux dévouement.

SAM. BOLLE.

P.-S. — Ils sont en ce moment à passé 500 pieds de profondeur et doivent aller à 900 pieds.

Quatre jours plus tard, M. l'intendant des péages faisait savoir à son tour au Département de Justice et Police « qu'une bande de Français, anciens militaires, font des fouilles dans une montagne de La Vallée dite le Chalet-à-Roc, dans l'espérance d'y trouver de l'or ». Là-dessus, lettre du Département au juge de paix du Chenit, pour avoir des détails, et réponse de ce magistrat, en date du 21 octobre, dans la teneur suivante :

Très honorés Messieurs les membres du Département de Justice et Police.

Après quelques informations prises, je réponds à l'honneur de votre lettre du 15 courant, que sur la Montagne dite du Chalet-à-Roch appartenant à la commune du Chenit, située au Midy de La Vallée, ayant à vent les Petits-Plats, il existe un gouffre à deux trous que l'on prétend très profond, appelé vulgairement Creux de l'Abîme, éloigné des habitations du Bas du Chenit d'au moins une lieue, mais plus rapproché du Bois-d'Amont, soit de ses habitations foraines, commune de France voisine, d'où sont venus quelques Français, dit-on, du côté de Pontarlier, lesquels avec l'aide de quelques particuliers du dit Bois-d'Amont, se sont dévalés dans cet abîme avec des cordes à une grande profondeur, en ont sorti quelques morceaux de pierres cristallines. Les dits Français ont constamment logé au Bois-d'Amont, dont ils sont partis actuellement, ne sont pas venus au Chenit, n'y ont pas logé et j'ignore leurs noms, ce que je crois je pourrais apprendre, s'il est nécessaire.

Agréez, Messieurs les membres du Département de Justice et Police, l'assurance de mon respect.

REYMOND.

Il semble ainsi que les chercheurs d'or en furent pour leurs frais de fouilles. A-t-on tenté, depuis leur départ, d'explorer de nouveau le Creux de l'Abîme ? Si quelqu'un de nos lecteurs de La Vallée savait quelque chose là-dessus, il nous obligerait fort en voulant bien nous le communiquer. Ce qui est certain, toutefois, c'est

¹ Les documents que nous reproduisons ici nous ont été aimablement communiqués par M. Alfred Milliod, archiviste.

que la grande Combe n'est devenue ni un Klondike, ni une Californie, ce dont ses industriels habitants se passent aisément, car il n'ont pas besoin de mines pour trouver de l'or.

V. F.

Parlementarisme. — Un Anglais et un Français se battaient au pistolet.

Ils étaient sur le terrain, prêts à faire feu.

— Le premier n'était pas encore bien décidé à se battre — l'hésitation est permise : « Parlementons » dit-il.

— Soit, dit le Français et sa balle vint briser la mâchoire inférieure de son adversaire.

Drôle de route. — Deux cyclistes parlent de la rampe de Grandvaux au Tronchet, vraiment dure et de tous les côtés au soleil exposée.

— Il vaut mieux la faire à pied, dit l'un des velocemen.

— Parfaitement !... Quand je la monte, je descends toujours.

Quand on a l'habitude.

Des touristes se sont égarés dans les pâturages au-dessus des Agittes et ne trouvent pas le sentier du Perte d'Avenayre. Une brave femme qu'ils rencontrent promet de leur envoyer son mari pour les piloter. Au bout de quelques instants arrive, en effet, un bonhomme, qui ne paie pas précisément de mine.

— C'est vous, mon ami, lui demande d'un ton gouailler l'un des touristes, c'est vous qui allez nous montrer le chemin ?... Mais êtes-vous sûr de le connaître ?

— Alors, j'y ai déjà mené bien des bêtes.

Contra l'« einviâ ».

Un Combiar, surpris avec sa femme à cueillir des raisins au bord d'une vigne :

« Eh, se vo plliè, ne fédéz pâ de la peina à n'a fenna qu'è prètta d'accutzì, po pâ que s'n'einfant saì marqua ! »

L'écho du passé.

La Fête des Vignerons s'est achevée hier. Ce fut, pendant une semaine, un enchantement, un spectacle d'une splendeur indicible, un triomphe pour tous ceux qui y ont collaboré, particulièrement pour MM. Doret, René et Jean Morax.

Plusieurs innovations avaient été apportées au scénario, par les auteurs. Quelques-unes ont eu d'emblée un réel succès ; d'autres ont été plus discutées.

Il y a, dans notre belle fête, une part de tradition à laquelle le spectateur vaudois, qui est en majorité, tient beaucoup. Tout fier qu'il soit de la renommée, grandissante à l'étranger, de la Fête des Vignerons, le Vaudois veut qu'elle reste sa fête, et sa joie est tout particulièrement intense d'y retrouver, par ci, par là, quelque trait portant la marque du pays et dont il puisse dire : « Ceci est de chez nous ».

Et c'est là ce qui explique le succès constant, auprès de ces auditeurs-là, des chansons des fêtes précédentes, qui ont été maintenues dans le scénario de la fête de 1905.

Notre bon patois, si pittoresque et si savoureux, s'achemine tout doucement vers le royaume du passé. Déjà il est classé. Les philologues l'ont pris pour eux, semblables à ces médecins, qui, dans les hôpitaux, s'emparent des cadavres non réclamés, pour en faire l'autopsie et y chercher les mystères de leur art. Déjà le patois n'est plus au peuple, des sentiments intimes duquel il fut longtemps l'interprète le plus fidèle et le plus original ; il appartient à la science. On ne le parle plus ; on le dissèque, on l'analyse. Ce n'est plus au village, ce n'est plus aux champs, ce n'est plus au milieu des ceps dorés par l'automne, ce n'est plus au coin de l'âtre qu'il faut l'aller chercher ; c'est

dans les dictionnaires. Personne ne le parle plus ; bien peu encore le comprennent. Et cependant, que dans nos fêtes, que dans nos grandes manifestations populaires, quelques mots de patois interviennent, les applaudissements partent spontanés, enthousiastes. Il semble que nous revivions quelques minutes d'une vie que nous sentons nous échapper chaque jour, et que nous ne pouvons, ni ne savons plus retenir. Et, toutes fugitives qu'elles soient, ces quelques minutes ont un charme inexprimable.

Les trois chansons patoises ont fait grand plaisir : *Ranz des Vaches*, *Chanson des effeuilles* de C.-C. Dénéreaz et *Chanson des Vignerons d'automne* de Louis Favrat, deux de nos meilleurs patoisans, que le *Conteur* eut le privilège de compter au nombre de ses collaborateurs et à la mémoire de qui il garde un fidèle et respectueux souvenir.

Voici une ou deux strophes de ces chansons, que chacun trouvera au complet dans le très intéressant *Livret officiel*, édité par l'imprimerie Klausfelder, à Vevey.

Chanson des effeuilles.

I

Vegnolans ! noutrè fìfaiès
Ant vouadi lo bossanton ;
Et s'on vaò cauquies brantaïès
Po lo poai remplia l'atton
Vito no faut no budzi
Po referè daò novi
Daò bon novi,
Po referè daò novi.

III

Que tsacon preignè 'na lotta
Po porta terre et bumeint
Et qu'on ne saì pas tserropa
Po provagnì aò bon temps !
Kà s'agit dè reimpliaci
Lè grougnès qu'arant sètsi
Pè la saùti
Lè grougnès qu'arant sètsi.

V

Se lo *Blaque*, lo *Philoxe*
Et ce guieux de *Mildiou*
No menaçant, faut po çosse
Surfatà, suprà le bou ;
Sein quiet foudrà aò bounan
Bairè l'igue dâi z'Avants
Po dâo vin bian
Bairè l'igue dâi z'Avants.

C.-C. DÉNÉREAZ.

Chanson des Vignerons d'automne.

I

Noutrè dzeins sant pè lè vegnè
L'è z'oude-vos lutzeyi ?
Quand lei a dei ballè grougnè
L'è pllaisi dè veneindzi
No farein
Dau bon vin
Vant ringà lè pllie solidos ;
Faudra que sé tignant bin.

III

Clliau bravettè veneindjausè
Amà-vo lo remolon ?
Fèdè pas lè z'epouairausè
Nos remolein à tzavon
Faut vouàiti
Sè veilli
Se la galèsa Julie
Laisè auquie à grapelli.

VI

Vouàitsè veni lè breintarès
Minant lè fellie à lau bré
Djan-David, lo violare,
Lè fara veri sta né
La Marion,
La Suzon
Et poui la gròcha Sabine
Cein va fère on bì tredon.

LOUIS FAVRAT.